

AUX RENCONTRES INTERNATIONALES

Le troisième entretien public

Malgré l'absence très regrettée du conférencier, c'est l'exposé de M. Robert Jungk, sur l'Europe et la technocratie américaine qui servit de base à l'entretien public d'hier matin, que dirigeait M. Jean Starobinski. Le premier à entrer en matière fut

M. Eric Weil (France). — Je regrette que le conférencier soit retenu au loin de Genève par la maladie, car je trouve qu'il a exposé avec beaucoup de talent une thèse dangereuse et fautive, et je me demande si cette conférence n'est pas allée à la mauvaise adresse.

Tout d'abord, la technocratie n'a rien de spécifiquement américain. Je reprends la question générale de la technique: l'Europe, dit-il, possède les valeurs humaines. Mais qui les possède en Europe? Effectivement, il y a chez nous des gens qui vivent par et pour les valeurs. Mais aux Etats-Unis également. Et il est erroné de parler de valeurs matérielles: il y a des conditions matérielles. Et je voudrais également manifester un sentiment que l'on n'a pas encore exprimé: c'est qu'il n'y a aucun danger à favoriser la satisfaction des masses. Certes, il serait regrettable que ceux qui jusqu'ici se sont adonnés à la pensée en viennent à se satisfaire de la télévision mais qu'au contraire les masses y trouvent leur plaisir, je ne vois pas qu'on puisse de leur reprocher.

Les reproches à la technocratie

M. Alex Koyre (France). — Il me semble que les reproches que l'on fait à la technocratie, ne le sont qu'en fonction d'une nostalgie d'une civilisation qui n'a jamais existé. Et une fois de plus nous reprochons à l'Amérique son manque d'histoire, son manque d'enracinement, son uniformisation et sa civilisation de classe moyenne. Et nous reprochons également aux Etats-Unis tout ce qu'ils font pour la culture, pour les universités, pour les bibliothèques et les musées, et pas seulement en Amérique mais en Europe aussi et dans le monde entier. Malheureusement, notre critique ne porte pas sur des réalités, et ne vaudrait-il pas mieux que nous nous bornions à comparer les élites entre elles, et les masses entre elles?

M. Antony Babel. — Précisément, j'ai le sentiment que l'Amérique cherche de plus en plus actuellement à se rattacher à son passé, à remonter même à la période pré-colombienne...

M. Alex Koyre. — ... mais l'histoire américaine marque surtout une heureuse prépondérance de l'avenir sur le passé.

M. Georges Poulet. — Si les Etats-Unis ont le sens de l'efficacité on ne peut cependant pas nier qu'ils aient aussi le sens de la beauté. Ainsi, dans la ville où j'habite actuellement, on me livre le vin dans des bonbonnes de verre qui sont réellement très belles. Mais il est interdit de les retourner au marchand de vin et donc de les réutiliser. Comme on ne peut toutes les garder, force est bien de les jeter dans l'incinérateur. Ce qui me fait dire que si l'efficacité et la beauté se rencontrent réellement dans la vie courante aux Etats-Unis, ils sont malheureusement liés à la précarité. Et c'est un aspect non négligeable de l'américanisation.

R. P. Maydieu. — Ne nous trouvons-nous pas en face d'une crise de croissance commune? Or, nous nous méfions de ce qu'on nous propose. Certes, dans le progrès, il y a des avantages et des dangers, mais le choix ne nous est pas interdit.

Sur le malaise Europe-Amérique

Le R. P. Dubarle. — Le procès de la technique a été suffisamment fait. Mais Jungk a nettement montré ce malaise Europe-Amérique, et c'est l'occasion de nous en expliquer.

La technique est-elle réellement responsable de notre anti-américanisme? Je ne le crois pas, ce n'est qu'un alibi, et que nous devons démasquer. Qu'a-t-elle représenté, cette technique, pour l'Américain moyen? N'oublions pas que tous ceux qui ont émigré là-bas y allaient pour chercher autre chose, et non seulement du neuf, mais aussi des possibilités de vivre dignement. Ce fut l'éblouissement des possibilités extraordinaires de l'Amérique que je résumerai en ces trois époques: 1. celle des chemins de fer qui a livré ce vaste empire à la découverte de l'homme; 2. celle du pétrole; et 3. l'épopée atomique qui débute.

Comme me le disait une ancienne domestique de ma famille que je retrouvais dans sa petite maison de San Francisco, jouissant de tout le confort imaginable: «Voyez-vous Monsieur, en Europe les riches ont de quoi, tandis qu'ici, riches ou pauvres, on a tous de quoi!»

Aujourd'hui, les populations du monde entier pensent à ce standing de vie de l'Américain, et, soyons franc: le communisme ne cherche-t-il pas la même chose pour d'autres hommes? C'est ici que je pense que notre anti-américanisme me semble bien plus politique que technocratique, et la question pour nous est de savoir si la compétence politique de l'Américain égale sa compétence technique. D'où notre inquiétude.

nisme me semble bien plus politique que technocratique, et la question pour nous est de savoir si la compétence politique de l'Américain égale sa compétence technique. D'où notre inquiétude.

Le problème de la puissance

M. von Schenk. — On a donné trop d'importance à cet anti-technocratisme, car le plus important, c'est le problème du pouvoir. Quand Jungk décrit l'oligarchie, on sent bien que l'on est au centre du problème, car notre anti-américanisme est une réaction contre cette puissance mondiale dont nous ne sommes plus, nous Européens, que des objets.

Mais Jungk utilise des masques très répandus aux Etats-Unis. Et chez nous, voyez l'exemple de Caux. Poser la question de la puissance est déjà comme une trahison de l'Occident. Nous devons refuser de ne voir que des remèdes moraux, et la question du retentissement de la puissance exige que l'on repense la question de la démocratie occidentale.

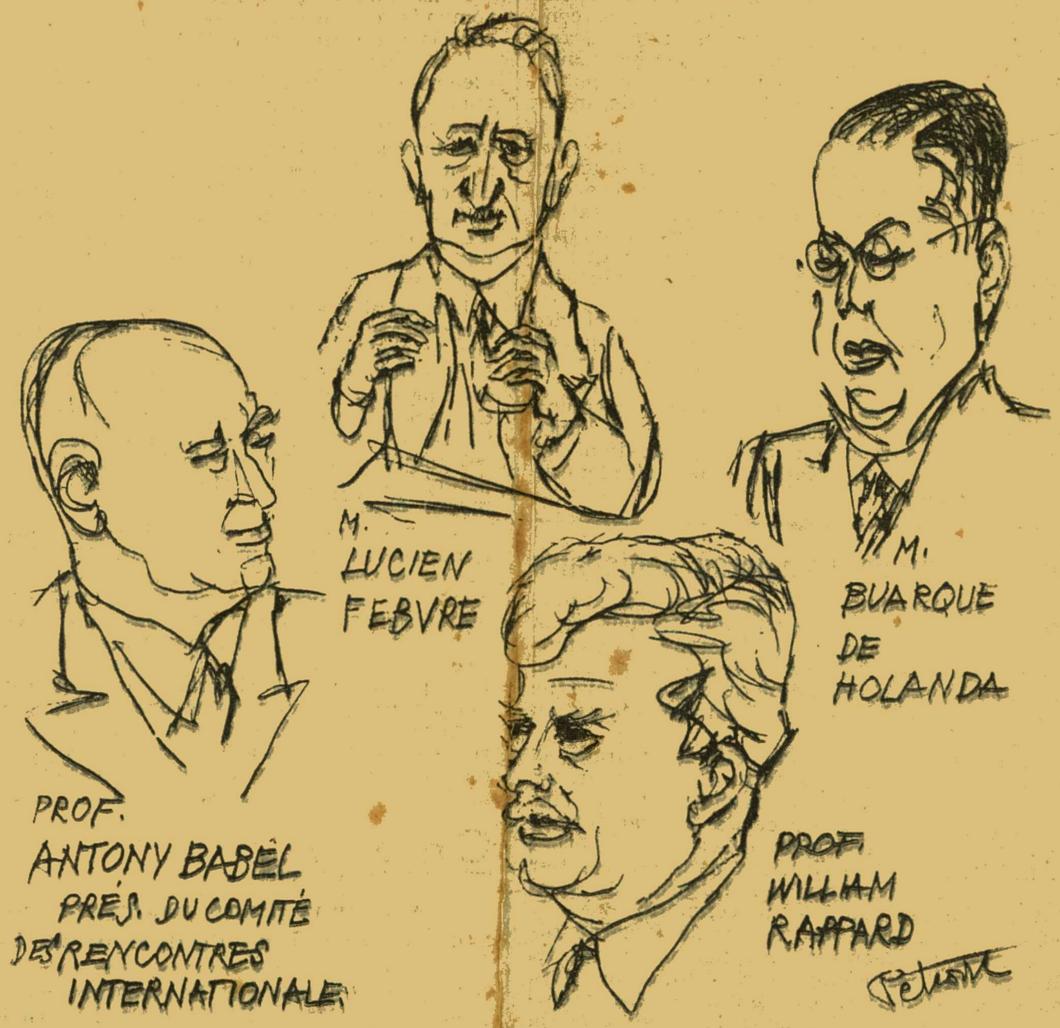
Ils se sont cependant séparés du système paternaliste pour adhérer à un syndicat national, et atteindre par là à cette participation. C'est un mouvement en marche.

Est-ce une société sans classes?

R. P. Maydieu. — Est-ce qu'aux Etats-Unis les ouvriers ne sont pas davantage dans le coup que dans beaucoup de pays européens? Pensons aux innombrables étudiants qui sont ouvriers de journée. Et c'est surtout une société sans classes: il y a celui qui commande et celui qui obéit, mais en sortant tout le monde se retrouve et mange à la même table.

M. Georges Boas. — Il y a cependant encore une hiérarchie de prestige social, qui n'a du reste rien à voir avec la fortune: combien de familles ayant un grand passé et qui ne sont que des Américains moyens!

Mlle Hersch. — Il y avait cependant dans la conférence de Jungk quantité de choses qui me paraissent justes. Ainsi, l'élément production-consommation ne saurait plus suffire: ce qui



M. Milosz (Pologne). — J'ai trouvé que la première partie de la conférence Jungk était trop européenne, et la seconde trop américaine. Mais l'Amérique en tant que la civilisation actuellement la plus avancée, ne pose-t-elle pas la question de l'avenir de cette civilisation et du pourquoi l'on vit?

On trouve aux Etats-Unis un certain dirigisme pour donner aux masses une certaine nourriture spirituelle et intellectuelle uniforme. Mais on est obligé de constater que les masses sont heureuses.

M. Antony Babel. — Certes, en Europe, le paternalisme a été rejeté avec vigueur, et avec raison. Mais les hauts salaires, les voitures, les loisirs organisés ne sont pas toute la vie, et les ouvriers européens ne s'en contenteraient pas. Ce qu'ils veulent, c'est obtenir leur maturité et participer à l'organisation du travail. N'y a-t-il pas alors une différence sensible entre les aspirations ouvrières d'un côté et de l'autre?

M. Milosz. — D'accord, mais je pense que le problème commence à se poser quand les ouvriers ont atteint un standing de vie élevé.

M. George Boas (U.S.A.). — J'ai connu une usine de textiles de la Caroline du Nord où la vie des ouvriers était réellement «voluptueuse».

sauve la vie, c'est la création. L'enfant qui passe ses journées devant la télévision n'est pas le même que celui qui les passe dehors. Or il se crée actuellement un type d'homme à l'Est, un autre aux Etats-Unis, et un autre encore en Europe.

M. Mac Keon. — Mlle Hersch a raison, et il y a quelque chose d'important chez Jungk. Certes, je n'y ai pas trouvé l'Amérique que je connais. Mais, nous aussi, Américains, nous critiquons l'Europe pour les difficultés qu'elle a à remplir certaines obligations...

Certes nous ne sommes pas des intellectuels comme les Européens, mais nous avons dans nos universités des cours pour les ouvriers des syndicats.

Malheureux les pauvres?

M. Georges Théotokas (Grèce). — La question de la technocratie et de l'américanisme est fort différente si l'on vient d'un pays pauvre ou d'un pays riche. Pour moi, je viens d'un pays pauvre...

Or que voyons-nous? Pour la première fois dans l'histoire du monde, nous nous trouvons en présence d'une société qui possède le moyen d'offrir à la totalité des masses une vie ac-

ceptable, décente, humaine. Avons-nous le droit de mépriser cela? Et l'attitude de beaucoup d'Européens n'est-elle pas que dédain pour les «bonnes gens»?

N'oublions pas que tout ce «matériel» dont nous nous entretenons, c'est de la vie. Alors méprisons pas la vie, surtout quand il s'agit de celle des autres. M. Milosz a dit juste: «faut accepter la technocratie et discuter à partir de là».

Comme d'habitude, nous n'avons donné qu'un reflet du débat qui s'est institué hier matin autour de la conférence de M. Robert Jungk, sans prétendre à un compte-rendu complet, lequel remplirait certainement une page de ce journal.